

Ce numéro est dédié à la mémoire de Daniel Vigée.

Ce cinquième numéro de *Peut-être*, en sa diversité,¹ trouve son unité selon plusieurs axes, définis à la fois par notre réflexion, en tant qu'association, et par nos activités, à partir de l'œuvre de Claude Vigée, qu'il nous a été donné, par exemple, de présenter en février à la Halle Saint-Pierre, à Paris. Nous publions ici l'essentiel de cette présentation, Heidi Traendlin nous entretenant de « L'Alsace dans l'œuvre de Claude Vigée ». A cela s'ajoute aujourd'hui l'évocation, par Anne-Marie Pelletier, de l'amitié qui liait Claude Vigée à André Néher. Le dossier du numéro 4 de la revue, sous la direction de Robert Misrahi, ayant porté sur la liberté, nous associons, Véronique Verdier et moi, le poète et le philosophe en envisageant leur œuvre sous cet angle.

Nous gardons trace également de notre après-midi poétique de mars 2013, durant laquelle nous avons évoqué, grâce à Agnès Spiquel, présidente de la Société d'études camusiennes, « Camus et l'expérience de l'Algérie ». Nous célébrons ainsi l'amitié entre les deux poètes et leur commune fidélité au pays de l'origine. « Il reste un peu d'Alsace au fond de son Afrique »², disait Claude Vigée à propos d'Albert Camus. Jean Lacoste nous avait parlé du *Voyage intérieur* de Romain Rolland, occasion d'évoquer l'amitié de ce dernier avec Sigmund Freud : « *Le Voyage intérieur* a donc été publié en 1942, mais la rédaction initiale est plus ancienne : elle est le fruit de la rencontre avec Freud dans les années vingt. C'est ce dernier qui avait, par lettre du 9 février 1923 à un ami commun, Edouard Monod-Herzen, exprimé son admiration pour la figure de Rolland, après ces années de guerre qui avaient révélé à l'un et à l'autre la puissance des forces de destruction, de Thanatos, en Occident. Rolland réagit par une longue et belle lettre en date du 22 février 1923 dans laquelle il dit connaître depuis longtemps l'œuvre de Freud (il aurait acheté la deuxième édition de la *Traumdeutung* en 1909 à Zurich) et célèbre en Freud le 'Christophe Colomb d'un nouveau continent de l'esprit'. Il exprime aussi son espoir d'un renouveau dans la crise politique et morale que traverse l'Europe après la guerre. Le 4 mars, la réponse de Freud met le doigt sur le point de divergence fondamental : pour Freud, l'idéalisme de Rolland est admirable, mais il craint qu'il ne s'agisse ici de belles illusions. »

Muriel Chemouny nous apporte à ce propos une réflexion approfondie sur la notion de lieu dans la tradition juive, sous l'aspect notamment, à partir de l'épisode du songe de Jacob, d'une quête spirituelle ou « Voyage vers Le Lieu » qui « nous entraîne dans une trame de correspondances où chaque mot a une résonnance et une épaisseur symbolique, derrière son voile. Le Lieu dont on parle, – *Ha-MaQOM* en hébreu –, est avant tout l'une des nombreuses appellations du divin ou de ses émanations. Il est dans ce sens non localisable, ni dans l'espace ni dans le temps : Le Lieu indéfini, inconnaissable, inaccessible. C'est, nous dit le *Zohar*, le 'Point suprême', le 'Point unique', Départ de toute manifestation, une manifestation –, pour reprendre une formule de Claude Vigée –, de la 'puissance d'émergence indomptable'. »

1 Je reviens sur notre conception de la revue et sa diversité dans « A propos de *Peut-être*, retour sur un malentendu », en fin de volume.

2 Claude Vigée, *Journal de l'été indien* (1957). Paris : Parole et Silence, 2000, p. 15.

En mars dernier, Hélène Péras évoquait pour nous la mémoire de François-René Daillie et Maurice Couquiaud célébrait l'éloge du *peut-être*. Jean Migrenne nous offrait un florilège de ses traductions poétiques, dont nous reproduisons ici quelques-unes. Nous rendons un hommage spécial au poète gallois Dylan Thomas (1914-1953), né à Swansea le 27 octobre 1914. Nous le retrouverons plus amplement dans le prochain numéro (janvier 2015).

1914-2014

L'année 2014 marquant également le centenaire du début de la Grande Guerre, –, qui aura *mutilé*³ l'Europe, selon le mot de Romain Rolland dans *Au-dessus de la mêlée*, recueil d'articles republié cette année –, nous entreprenons dans ce numéro la publication de quelques poèmes anglais de guerre dans leur traduction française, par Jean Migrenne notamment. Nous évoquons ainsi Ivor Gurney, Robert Graves, Wilfred Owen et Isaac Rosenberg. Ce ne sont pas les seuls, bien entendu. Nous traduirons quelques poèmes de Charles Sorley, entre autres, dans le prochain numéro.⁴ Comme, lors de sa lecture en mars dernier, j'avais beaucoup apprécié les traductions des poèmes d'Isaac Rosenberg par Jean Migrenne, tout en remarquant combien elles étaient différentes des miennes, je lui ai proposé de publier conjointement nos deux versions de deux très célèbres œuvres, « Louse Hunting » et « Break of Day in the Trenches ». L'expérience est intéressante, car elle démontre bien tout le possible de l'art de la traduction, œuvre d'intersubjectivité, impliquant des choix singuliers, qui jamais d'ailleurs n'épuisent la substance de l'œuvre traduite, puisqu'elle s'ouvre, elle aussi, à ce « peut-être » dont nous reconnaissons l'énergie dynamique. Le goût de la diversité, l'écoute des voix multiples, ainsi que la conversion du devenir en un terreau de création et de liberté ne peuvent qu'unir une communauté des singuliers. Il ne s'agit donc ni de juger ni de hiérarchiser, mais de se montrer sensible aux nuances.

Dans sa « Note sur la publication d'*Au-dessus de la mêlée* », Bernard Duchatelet indique que Charles Vildrac fut de ceux qui contribuèrent à la diffusion des articles autres que le manifeste éponyme, du 15 septembre 1914, qui valut à Romain Rolland bien des détracteurs. Ami de Vildrac, lui-même auteur du *Chant du désespéré* (1920), et proche de l'unanimité de Jules Romains, se trouvait Georges Duhamel, célèbre romancier, qui, dans ses *Elégies* (1920), décrit la souffrance des blessés qu'il avait soignés en tant que médecin. Je cite ci-dessous un extrait de la « Ballade du dépossédé » :

3 « ... quelle qu'en soit l'issue, l'Europe sera mutilée ». Romain Rolland, « Au-dessus de la mêlée » (1914), in *Au-dessus de la mêlée* (1915). Paris : Payot, 2013, p. 69. Paul Valéry lui fait écho, en quelque sorte, dans une conférence donnée à Zurich en novembre 1922 : « On peut dire que toutes les choses essentielles de ce monde ont été affectées par la guerre, ou plus exactement, par les circonstances de la guerre : l'usure a dévoré quelque chose de plus profond que les parties renouvelables de l'être. Vous savez quel trouble est celui de l'économie générale, celui de la politique des Etats, celui de la vie même des individus : la gêne, l'hésitation, l'appréhension universelles. *Mais parmi toutes ces choses blessées est l'Esprit*. L'Esprit est en vérité cruellement atteint ; il se plaint dans le cœur des hommes de l'esprit et se juge tristement. Il doute profondément de soi-même. » Paul Valéry, *Variété I et II* (1924 et 1930). Paris : Gallimard Folio, 2002, p. 32. Les poètes de guerre, Isaac Rosenberg notamment, ont exprimé ce même sentiment d'effritement, ou d'écroulement, des valeurs dans une Europe se mutilant elle-même.

4 Pour les lecteurs que cela intéresse, nous entreprenons le même genre de travail en ligne dans *Temporel*, à partir du numéro 16 : <http://temporel.fr/Poetes-de-guerre-traduits-par-Jean>

Que fait-il parmi nous ? Il n'a plus rien.
Il semble délivré de toute l'espérance.

Il est dessaisi de toute la joie ;
Il n'a que cette vie intolérable.

[...]
C'est fini. Ce qu'il pouvait faire est fait ;
Tout ce qu'on demandait de lui est accompli.

C'est fini. Le voici retranché de la lutte ;
Il gît, comme un homme affreusement libre.⁵

Louis-Albert Demangeon (1909-1979), dont nous rappelons ici l'œuvre de peintre (en couverture et quatrième de couverture), de dessinateur et de graveur, a illustré beaucoup plus tard un ouvrage de Georges Duhamel, dont il était le voisin, dans l'Oise, *Le prince Jaffar*⁶, paru en 1953. Il s'agit d'un roman oriental situé en Tunisie, durant la période coloniale. L'auteur esquisse, en douze chapitres, une fresque humaine en laquelle se côtoient plusieurs récits, diverses voix, rassemblés dans l'œil subjectif du conteur. Un lecteur de Claude Vigée se trouve en terrain familier lorsqu'il lit : « J'ai cherché des poètes. J'ai trouvé des potiers. Nul métier ne fait mieux penser à Dieu, à ce Dieu qui forma l'homme du limon de la terre. »⁷ On songe en effet à ces vers de « Soufflenheim », dans *Pâque de la parole* (1983) :

Ceux qui sont nés dans la boue adamique du Ried
sont voués pour toujours au travail double
du potier et du poète :
pétrir la pâte terrestre, modeler la glaise informe,
et puis germer dans la lumière matinale,
inventer les formes justes qui respirent,
réussir l'insufflation soudaine du vide
au cœur de la tourbe charnelle,
dans cette masse de limon lourde et mouillée,
ruisselante d'une opaque noirceur !⁸

5 Jacques Béal, ed., *Les Poètes de la Grande Guerre*. Paris : Le Cherche-Midi, 1992, p. 113.

6 Georges Duhamel, *Le prince Jaffar*. Paris : Albert Guillot, 1953. Illustrations de Louis-Albert Demangeon. 21 gravures originales.

7 *Ibid.*, p. 72.

8 Claude Vigée, *L'Homme naît grâce au cri : Poèmes choisis (1950-2012)*. Paris : Seuil Points, 2013, p. 193.

Dans le dernier chapitre du *Prince Jaffar*, récit et dessin s'assemblent pour donner une idée de l'infini. Le chapitre débute par ces mots : « Mon amie, mon cœur, mon amour, je suis tourmenté par mes souvenirs et mes rêves. Déjà voici le soir et je n'aurai même pas dit la millième partie de ce que je voulais dire. Ai-je seulement préludé ? Le plus beau de ma chanson me reste au fond de la gorge. Ne ferme pas les yeux. Ecoute encore : je sais d'autres histoires. »⁹ Le livre s'achève sur une ouverture : « C'était en pleine mer, sur le pont du paquebot. Un des voyageurs se tenait à l'écart. Un album ouvert sur ses genoux, un crayon fluét entre les doigts, il demeurerait absorbé dans son travail et ses pensées. Quand l'un de nous approchait, le dessinateur cachait vivement son ouvrage et semblait saisi de honte. Je parvins à tromper sa vigilance en grimpaant sur une passerelle. L'homme caressait les pages blanches d'une pointe imperceptible. Il dessinait des vagues, des nuages, des rayons. »¹⁰

Né le 29 janvier 1909 à Lille, fils d'Albert Demangeon, géographe, et de Louise Wallon, petite-fille de l'historien Henri Alexandre Wallon, et sœur d'Henri Wallon, spécialiste de la psychologie de l'enfant, Louis-Albert Demangeon s'installe à Paris en 1912 avec sa famille. Il fait ses études au lycée Henri IV et obtient son baccalauréat en 1926. Il entreprend des études de médecine, mais sa vocation pour le dessin s'affirme peu à peu. D'abord élève à l'Académie Julian, il entre ensuite aux Beaux-Arts en 1931, puis s'installe dans son atelier du 104 boulevard de Clichy en 1933. Il épouse Marcelle Brossard en 1944 et ils ont huit enfants. Parmi eux, Nicolas Demangeon se souvient pour nous des soirées durant lesquelles son père, qui enseigna dans les écoles de la Ville de Paris de 1949 à 1972, se mettait à la gravure. Louis-Albert Demangeon participa à de nombreux salons, à Paris notamment ; des expositions particulières lui furent également consacrées. Certaines de ses gravures sont visibles au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale de France. Nous sommes heureux d'accueillir entre ces pages ce dessinateur si précis, au trait vigoureux.

Le centenaire de la Grande Guerre va être commémoré en 2014 et 2015 par la Bibliothèque universitaire de Strasbourg, qui organise à cette occasion une exposition et un colloque. Or, Julien Collonges, qui m'avait contactée à ce propos, m'a parlé, au fil de nos échanges, des lettres de son arrière-grand-père, Paul Bourgeois, appelé sous les drapeaux. Parmi elles, il en a choisi trois pour nos lecteurs, les accompagnant d'une brève présentation. « Je continue ma lettre au crayon, car on vient de renverser l'encrier. » Le genre épistolaire possède une immédiateté qui, plus qu'un cours d'histoire, invite à l'empathie, sentiment que de nombreux lecteurs m'ont dit avoir ressenti en lisant l'évocation de Janine par Jean Witt. Nous publions ici la lettre que ce dernier m'a adressée le 12 décembre 2012 : « Le sourire de Janine s'est éteint le 26 novembre dernier. » Il m'y écrit que Janine aimait bien les « Roses de Picardie », cette chanson composée en 1916 et évoquant les champs de bataille de la Somme, où tombèrent nombre de soldats anglais durant la Grande Guerre.

Le miel dans le rocher

Claude Vigée nous parle du « temps précaire d'ici » dans un essai originellement paru dans *Délivrance du souffle* en 1977, et nous invite à un « acquiescement pacifique à une existence contingente » plutôt qu'à une révolte négatrice

9 *Ibid.*, p. 164.

10 *Ibid.*, p. 168.

et négative. Acquiescement ne signifie ni résignation ni renoncement. Le lieu, dont nous parlions plus haut, ne prend son unité signifiante qu'inscrit dans le devenir : « C'est seulement, à travers la sanctification si précaire du temps, que l'espace devient sanctifiable à son tour : dans le lieu consacré d'où émane, et vers quoi revient le mouvement, le *Lekh lekha* de la Loi, dont nous faisons notre seule demeure. Sûreté du chemin hasardeux qui se fraie à travers le pire ! » Du point de vue du sujet et du devenir, l'expérience, même précaire, devient cohérente, alors qu'exilée dans l'espace où nul objet jamais ne répondra, l'existence se fragmente, se nie, se voue à un exil sans rédemption. « Le danger, pour toi, serait de prendre le temps pour de l'espace. Le temps se sert de l'espace afin de t'engendrer hors de soi : c'est cette opération étrange qu'on appelle la vie. Choisis de demeurer dans la précarité et dans l'étroitesse du flux. Le seul lieu de ta vérité est dans la période mouvante. Tu peux tenter de te frayer, pas à pas, un temps dans le défilé –, respirant et conquérant avec douleur un air futur : émerger, là où il n'est pas d'issue. Notre unique choix, le destin authentique. » Ceci implique qu'il ne puisse exister de création sans liberté, puisqu'on se situe au commencement, là où surgit l'élan de vie. « Dans la tradition plotinienne, la création est une chute du respir dans un corps matériel qui le pétrifie. L'ensomatose est un destin, un état immobile, et non pas la fruition, par l'œuvre du souffle, d'un corps-de-vie naissant, mûrissant, jouissant, devenant ; échouant et mourant vers le monde à venir. Ce qui compte c'est seulement la tentative, et non l'arrogante exigence hellénique du résultat. Notre rendement est toujours dérisoire. » Le mouvement créateur, épousant le devenir, ne connaît d'accomplissement qu'au sein d'une matrice d'inachèvement, un « peut-être » qui ne fructifie que de passer.

Dans l'ordre de la création, comme dans celui de la perception des poèmes, existe une hiérarchie de fonctions, qui gouverne tout le processus d'invention : il conduit du son matriciel –, principe de croissance initiale et cellule-mère de l'œuvre –, à la vision entièrement achevée et modulée ; de la parole à la lumière. Le premier acte du Créateur de ce monde fut un ordre, une mise en demeure adressée à toutes les formes à venir : « *Yehi Or* ! Que soit la lumière ! » Mais cet acte divin est d'abord un chant, une brève musique de paroles ; et c'est ensuite que se dévoile, dans ses trois syllabes hébraïques où s'entrelacent le clair et l'obscur des choses, une vision de la jeune splendeur céleste. Entre le temps explosif de la parole et l'espace d'un univers qui se déploie par l'illumination solaire, dans le bref intervalle vacant de cette conversion presque instantanée qui s'effectue en deux mots, s'inscrit l'univers de la poésie.

On trouve, exprimée en quelques vers, la même appréhension de l'ambivalence existentielle, dans « L'alliance des géodes », poème écrit en 2013.

Mais vient à passer sur les hommes
La herse du temps en gésine,
Alors elle portera au grand jour
Mille fruits de feu solitaires.
Et voici, né de sa jeune nuit,
Le double matin des géodes !



Cet essai de 1977 introduit magnifiquement le dossier sur la création réuni par Véronique Verdier. Philosophe de formation, Véronique rassemble une diversité de points de vue, philosophique, poétique, artistique, social, économique, etc. « La création se heurte très souvent aux portes de l'indicible. On pourrait en décrire certains aspects techniques, tout comme certains de ses effets, en particulier dans l'ordre esthétique, mais quant à dire au plus près, au plus juste, ce que c'est que créer, les mots viendraient à manquer. Ce dossier est une tentative pour dépasser cette difficulté. Fidèle à l'esprit de la revue *Peut-être* qui s'ouvre aussi bien à la parole poétique que philosophique, ce dossier invite des intervenants de différents horizons, familiers de la poésie et de la philosophie, mais aussi de l'art ou d'enjeux de société. Tous ont en commun de dire en quoi consiste l'attitude créatrice. » Nous tenons à affirmer l'originalité de cette approche qui ne se limite pas aux champs littéraires ou philosophiques, mais engage dans le même humansime des perspectives très concrètes, tels que la création d'entreprise ou celle, par rejet ou exclusion, d'un monde social.

Traduire, c'est aussi créer, puisque, nous l'avons vu, une relation intersubjective s'engage dans l'acte de traduction, comme l'a montré Henri Meschonnic dans ses nombreux ouvrages, ainsi que par la pratique, tant il est vrai que ses traductions bibliques ressuscitent en quelque sorte la vigueur du texte. Régine Blaig (qu'elle soit ici vivement remerciée) nous permet de publier, pour la première fois, la traduction, inachevée, du Deutéronome, livre arraché à son hellénisation (voir « Traduire les paroles : Henri Meschonnic, traducteur du Deutéronome ») et devenu « Les paroles ». Nos lecteurs bénéficient donc de la primeur de cette traduction, inédite, des trois premiers chapitres des « Paroles ». Outre les traductions déjà mentionnées, je signale celle d'un poème d'Alberto Gianquinto par Claude Cazalé Bérard et je voudrais citer un fragment d'une lettre qu'Harry Guest, également traduit dans *Temporel*, n° 15¹¹, m'a très gentiment adressée, le 13 janvier 2013, car elle donne une idée du geste de traduire : « Vous vous êtes dit 'je vais entrer dans ce poème comme dans une maison que je ne connais pas, je vais y habiter, l'apprendre –, après, je bâtirai une autre maison qui lui ressemblera quoiqu'elle ait une couleur différente, mais elle sera la même maison. A cause de ma baguette. A cause de ma magie.' »

Que vous ayez choisi 'As Far As Angkhor Wat' m'a au début surpris. Je l'ai commencé en 1969 après que nous avions visité les temples, mais je ne l'ai pas fini avant 2001 quand une revue l'a accepté –, à ma grande surprise ! Et curieusement un des critiques de *Some Times* a choisi ce poème pour sa louange. »

Le Cahier de création, « Le lac de la rosée », s'ouvre avec de nombreux poèmes inédits¹² de Claude Vigée, et notamment, « Un chant pour Ariel », écrit à l'occasion de la circoncision d'Ariel Singer, arrière-petit-fils de Claude.

Le chant magique du lion divin
berce l'enfant avec la mélodie
qui l'engendra jadis,
dans le ventre obscur de nulle éternité.

L'arc de chair vivante nourrie de douce lumière

11 Harry Guest, poèmes, *Temporel* n° 15, mai 2013 : <http://temporel.fr/Harry-Guest-poemes-traduits-par>

12 A l'exception de « L'alliance des géodes », qui clôt l'anthologie citée plus haut en note *L'Homme naît grâce au cri*.

se tend sur six générations en semant
 les années de notre aventure humaine.
 La corde de feu vibre avec la violence
 du fauve qui bondit.

Nous publions des poèmes de Beryl Cathelineau-Villatte, Paul Edwards (ainsi que des photographies), Michèle Finck, Georges Gachnochi, Penelope Galey-Sacks et Soledad Simon. Michèle Joffrion esquisse pour nous un portrait de Rem, Rémy Joffrion, dont nous reproduisons quelques gravures. Le lecteur pourra également admirer des gravures de Paola Didong, formes souples et vivantes. Alfred Dott nous a confié des photographies, les siennes propres, mais également quelques-unes de Claude Vigée, qu'il a photographiées et numérisées. Puisqu'il est question, dans ce numéro 5, d'expérience, de commémoration du passé, et de création, ou commémoration de l'avenir, je terminerai cet éditorial par un poème que Raphaël, petit-fils de Claude, écrit en janvier à l'occasion de l'anniversaire de son grand-père :



Evy et Claude sur la plage, à Deauville, en 1939.
 © Claude Vigée. Photographie reprise par Alfred Dott.

Les souliers

Les souliers à moitié disloqués,
 Battaient le sol détrempé.
 Ils en savaient long sur le chemin parcouru,
 Ces longs lacets traînant dans la rue,
 Qui auraient bien voulu ne jamais se séparer
 A chaque pas. Mais se retrouver à chaque arrêt.¹

Bonne lecture !

- 9 -

Anne Mounic
 Chalifert, 24-25 septembre 2013.

1 Raphaël Vigée, janvier 2013.